

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel ALBERT

Nathanaël (Nouvelle)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 59-64

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Nathanaël (Nouvelle)

La Musique détient à l'ombre redoutable d'ailes gigantesques et closes, des souffrances et des ivresses que jamais la vie ne contiendra. (CAMILLEMAUCLAIR).

C'était un charmant petit bonhomme que mon ami Nathanaël. La première fois que je le vis, je fus frappé de l'étrangeté de ses yeux, de grands yeux bruns qu'ombrageaient des cils bien arqués. Ils ressortaient délicieusement sur son teint mat. Sa bouche était ronde, charnue : elle s'offrait comme un bouton de rose près d'éclairer. Lorsque ses lèvres, d'un velouté de pétale, s'entr'ouvraient, des éclaboussures de blancheur neigeuse jaillissaient de ses dents. Son petit nez, bien droit, avait deux narines gracieusement modelées, toujours frémissantes au souffle de vie. Enfin, ses cheveux inégalement partagés en touffes bouclées, entouraient son front d'une auréole brune.

De cet ensemble, se dégageait une expression sérieuse qui effrayait un peu, mais attirait invinciblement.

Au plus, il pouvait avoir treize ans.

Dans le coin retiré du parc où j'allais chaque matin, près d'un étang qu'abritent de grands marronniers et des saules, il prit l'habitude de venir lui aussi. Nous eûmes bientôt lié connaissance. Car il n'avait d'autre compagnie qu'une vieille gouvernante et il semblait fuir les enfants de son âge.

Un jour, donc, las d'avoir couru, il vint se reposer

sur le banc où je m'étais assis. Il me dit alors d'une voix au timbre clair :

— Monsieur, vous êtes ici très souvent ; moi aussi, j'y viens tous les jours. Car maman ne me permet pas de jouer là-bas. (De sa main droite il m'indiquait une pelouse où folâtraient garçons et fillettes). Mais ça me fatigue, et m'ennuie surtout, de courir toujours seul ou de chasser les petites bêtes qui dansent sur ces eaux. Dites, Monsieur, puis-je venir, quelquefois, près de vous ?... Vous avez des livres où j'ai vu en passant de belles gravures... Vous m'expliqueriez cela. Et bien d'autres choses encore, peut-être... Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?... cela, me ferait tant| plaisir... (Il avait son visage tourné vers moi : je remarquai que son regard semblait baigné d'une eau claire). Je sentis sa prière si pressante que je ne sus refuser. Il s'élança alors tout joyeux vers sa gouvernante ; puis revint vers moi.

Il me dit son prénom, tout de suite : Nathanaël ; les juifs le portaient au temps de Jésus... C'est que sa mère était une juive espagnole. Elle voulait qu'il eût un nom de sa race. Son père était un célèbre musicien russe. Avec eux, il avait voyagé beaucoup déjà — (je crus comprendre la cause de son air grave). — Il me raconta avec une grâce enjouée, mille petits souvenirs. Le nom de sa mère revenait souvent sur ses lèvres ; et chaque fois il était empreint de tristesse... Je ne savais pour-quoi... Il m'en donna lui-même l'explication.

— Je voudrais comme papa être musicien. Oh ! si vous l'entendiez au piano, Monsieur !... Une seule fois, j'eus ce bonheur... il y a un an déjà... Oh ! je me rappelle tous les détails... Nous donnions une fête. Assis près de maman, j'écoutais avec une joie folle les mélodies qui naissaient des doigts de papa. Et j'ai pleuré, !... Maman vit mes larmes... elle me prit dans ses bras. Ses yeux me firent peur et je vis qu'ils pleuraient eux aussi —

mais en me regardant. Elle m'emporta comme cela, maman, dans ma chambre en me couvrant de baisers. Elle murmurait : « Nathanaël, oh ! mon amour... n'écoute pas... n'écoute plus... jamais... Aime bien ta mère chérie ! » Depuis ce jour, jamais plus je n'entendis la musique. Et pourtant je voudrais être musicien, un jour... Avant cet instant où maman pleura j'étais heureux... Mais depuis lors...

Ce matin-là, Nathanaël n'acheva pas sa pensée — Entre les feuilles serrées, des rayons de soleil comme des barres de cuivre descendaient, droits, sur l'étang et se perdaient au cœur des nénuphars — Il était l'heure de rentrer, sa gouvernante revenait vers nous. Et lui dont les traits se crispaient légèrement tout à l'heure, me prit la main, tout souriant d'un sourire jeune et frais qui me fit plaisir :

— A demain, Monsieur... Car vous reviendrez, je vous en prie...»

Sur le chemin montant, je suivis du regard Nathanaël, longtemps. Près de disparaître, il se retourna pour me saluer de la main... — Les branches feuillues formèrent un voile impénétrable.

Le lendemain, je me dirigeai vers l'étang du parc. Il y avait encore dans l'air des lambeaux de ouate rose qui s'en allaient là-bas s'appliquer contre les collines. Au large, sur le lac, la bise naissante poussait devant elle une ligne d'un bleu sombre, qui s'avancait lentement.

Je pensais à Nathanaël mon ami. Il m'intéressait, cet enfant inconnu qui se révélait avec une nature si ardente, faite pour vibrer sous l'étreinte du bonheur et déjà douloureuse cependant.

(La ligne bleue était proche maintenant, et derrière je voyais de petites vagues que baisait l'or d'un rayon.)

Car l'amertume des larmes traversait ses yeux et sa voix quand il parlait de la Musique... Oui, Nathanaël, mon petit ami, je serai là chaque matin, — comme ces vagues claires qui reviennent, chaque matin, bercer les cailloux blancs de la grève...

Je croyais être en avance. Mais en entrant dans le parc, j'aperçus sur un petit promontoire Nathanaël qui lançait sur l'étang des morceaux de bois morts. Je fis mon pas léger, et j'étais derrière lui qu'il ne m'avait pas encore aperçu.

— Bonjour, Nathanaël, murmurai-je.

D'un bond il fut près de moi.

— Merci !.. J'étais sûr que vous seriez là bientôt.

Et il m'entraîna par la main sur une esplanade d'où nous avions vue sur le lac. Il babillait comme un oiseau, heureux de vivre. Et tout à coup :

— Je suis content, savez-vous ? Papa qui était absent depuis quelque temps, est de retour. Aussitôt, il a déclaré à Maman que cet automne, si nous sommes encore ici, j'entrerai au Conservatoire... Elle n'a pas répondu. Mais j'ai tant de bonheur à étudier la Musique, — ses lèvres roses appuyaient sur ce mot un charme plein de mystère, — qu'elle consentira à la fin. Elle m'aime tant, petite Maman... Oh ! je suis heureux ! Il l'était tellement que j'eus un serrement de cœur.

— Et si l'on te refusait, Nathanaël ?...

— Oh ! alors voyez-vous, je n'y tiendrais plus !... Et pourtant, je l'adore, Maman chérie... si fort que... j'accepterais encore une fois, comme l'an dernier...

Il me disait cela très simplement... Seulement, dans ses yeux qui se posaient avec lenteur, sur la vaste étendue, sous le soleil, brûlait une flamme... — oui, il y avait une flamme dans les yeux bruns de Nathanaël.

Cet été fut pour moi un enchantement. La rencontre

de Nathanaël me découvrait un monde inconnu. J'avais un plaisir délicat à pénétrer son âme claire qui s'offrait toute par delà ses paupières. Et il voulait que je la connusse dans ses plus secrets repliements. Il me confiait ses espérances et ces bonheurs tendres et subtils, ces mille petits riens qui sont la vie heureuse. Mais le plus souvent c'était ses misères, profondes celles-là.

Il était artiste par toutes les fibres de sa chair. Aussi souffrait-il de la privation du beau. Lui-même ne savait pas le mal qui le rendait si triste. Cependant, il sentait en lui une attirance angoissante vers cette Musique révélée à lui en un soir de fête, comme un éclair. Et lui qui eût tout donné pour un baiser de sa mère, il ne comprenait pas le refus obstiné qu'elle opposait à son désir.

Sa vie intérieure, active et obsédante, il la cachait aux yeux des siens. Mais cette contrainte le peinait ; il eût voulu trouver en sa mère un soutien, elle qui brisait son élan. Aussi, quelquefois qu'il ressentait plus chaudement la solitude de son âme, un voile de larmes brillait entre la ligne obscure de ses cils. Il se faisait alors tout petit et venait poser sur mon épaule sa tête brûlante.

Je fus à plusieurs reprises en présence de sa mère. Et toujours j'eus la même impression. Cette femme aimait son enfant à la folie. Elle le voulait sans partage et qu'il lui donnât aussi un amour exclusif. Dans la musique elle voyait une ennemie qui lui disputerait son petit. Egoïste, elle en privait Nathanaël.

Elle ne put supporter l'idée de l'amitié qui nous unissait, surtout les premiers temps, et quand elle posait sur moi ses regards, ils étaient durs, jaloux. Plus tard, elle me demanda comme une grâce d'unir mes efforts aux siens pour distraire mon petit ami de son rêve.

J'avais une grande pitié pour cette femme. La Musique lui avait pris son mari déjà ; et la Musique devait

tôt ou tard lui ravir le seul être qui lui restait à chérir...  
Pourtant son cœur s'ouvrait largement à ces deux  
cœurs qui la fuyaient. Ce duel me faisait mal ; je le sen-  
tais continuel et chaque jour plus angoissant.

Aussi j'évitai la mère de Nathanaël.

*(A suivre.)*

*Marcel Albert.*